Une salle au décor improbable de notre hôtel de Fès.

Pas de « Mustafa peut », aujourd'hui, par la force des choses. En plus d'être inutile, le brave homme semble avoir fait voeu de silence.

Mercredi

Ce jour marque la fin du Ramadan. Je ne vois aucune cigogne, ce matin, depuis la terrasse. Mais de toutes parts convergent des hommes habillés en blanc.

Mustafa est de bonne humeur. Nous le trouvons attablé devant son petit déjeuner. Aujourd'hui, il rentre à Marrakech. Il dormira chez lui, avec sa femme et son fils. Il a pu ressortir son paquet de clopes, son jeûne est terminé. Fred est d'humeur badine. Il a revêtu un short et un t-shirt kaki. Il ne lui manque que la boussole. Il est vrai que nous nous apprêtons à parcourir quelques 500 kilomètres dans l'Atlas. Il me regarde arriver dans la salle à manger avec un oeil de propriétaire. Je suis de joyeuse humeur. J'ai envie de le toucher, de l'envelopper, d'être avec lui. Un peu vaseuse, j'ai très peu dormi. Mais du haut de mon nuage comateux je trouverais presque Sandra intéressante. La pauvre est encore très fatiguée de son épopée de la veille, et en plus, elle a eu la mauvaise idée de boire un thé froid avec plein de glaçons. Les autres sont d'humeur moyenne. Enfin, je crois. Mais je n'ai plus envie de me préoccuper de l'état d'esprit de mes camarades de jeux.

Vous ai-je déjà dit que la climatisation du bus prévue sur le programme de l'agence est marocaine ? On ouvre les fenêtres en grand. Et puis voilà !

En dehors des localités, notre chauffeur ne capte plus Hit Radio Maroc. Ouf ! me dis-je. Finis Maître Gims et l'animateur à la voix formatée pour auditeur au QI de mouche. C'est sans compter sur sa réserve de cédés qui gisent dépourvus de leur étui dans la boîte à gants, empilés parmi des clés et des dirhams. La qualité de la musique diffusée alors est égale à celle du support. Ça patine un peu.

En grimpant dans le Moyen-Atlas, la végétation devient soudain plus dense. Nous nous arrêtons à Ifrane, une station de ski, appelée également la petite Suisse du Maroc. Je peine un peu à m'imaginer l'endroit en version enneigée mais il est vrai qu'ici, rien ne donne à penser que nous sommes dans le Maghreb. Les bâtisses sont quelconques, dignes d'une station de ski, nous sommes entourés de résineux et pour l'instant, il n'y a pas foule. C'est au Café Chamonix, qui comme chacun le sait est en Suisse, que nous avons le droit de nous poser pour vingt minutes. Lorsque je demande à Mustafa si nous allons visiter le village, il me répond que non, que lui, il doit seulement laisser les touristes là pour consommer. Nous le faisons rager un peu lorsque nous nous éloignons du bus pour aller photographier Barnabé à côté d'une imposante sculpture de lion.

- Pourquoi un lion ?
- Certainement parce que la roche avait déjà un peu cette forme-là, explique Fred. Il n'y a d'ailleurs pas beaucoup d'indications sur cette oeuvre, ce qui fait que cela a donné lieu à des

© Karin Antonietti

légendes les plus diverses. On dit qu'elle a été réalisée par des prisonniers ou des légionnaires pendant la guerre.

Notre guide a fumé trois clopes. Nous repartons.

Christophe est malade dans les virages. Mathilde et son nouveau pote regardent une série que Kilian a téléchargée la veille sur son téléphone. Sandra digère toujours ses glaçons et se la coince. Avant que le bus ne se remette en route, je m'assieds aux côtés de Fred.

- Tant pis, on s'arrêtera sûrement pour visiter Azrou. C'est indiqué sur le plan du voyage.

Nous sommes à l'arrière, Fred me prend la main. Je dois ressembler à une adolescente niaise.

Patate, va !

La route serpente, nous redescendons vers la plaine, l'horizon est moins vert. Je me repais, l'air de rien, d'un reflet dans la vitre.

Et à Azrou, zou !

- Mais…
- …
- On ne s'arrête pas ?
- Non, répond Mustafa sans ambages.

Je me penche vers Fred pour conspirer.

- Ce mec est une grosse tache. Je vais te le transformer en cochon de lait, après l'avoir noyé dans un tonneau de Pinot Noir. Y a pas pire torture, pour un Musulman, non?

Dale a tu cuerpo alegria Macarena

Hey Macarena!

- Et s'il reste de la place, j'y mettrai aussi Machin, là !

Le chauffeur commence aussi à me courir sur le râble. Depuis que nous sommes partis ce matin, est-ce la fin du Ramadan, il se lâche et conduit comme un sauvage. Assis à l'arrière, nous nous prenons tous les nids de poules dans le dos et la climatisation marocaine dans la figure. Plus d'une fois, je me demande dans quel état de handicap nous allons nous retrouver, après avoir dépassé un camion au chargement approximatif, lui-même dépassant une famille de quatre personnes empilée sur un Solex et ceci dans un virage sans visibilité. J'ai beau me vautrer dans la luxure à côté de Fred et être une ado attardée, mais tout de même, il y a des choses que je supporte moyennement bien, ça doit être l'âge.

Je n'en peux plus. Nous n'avons eu droit qu'à une halte dans un village sinistre, sur la terrasse d'un café où il n'y avait que trois femmes : nous. Les toilettes turques débordaient jusqu'au seuil. Le thé était servi dans des verres sales avec des feuilles de menthe recyclées. Enfin, peu après Beni Mellal, nous nous arrêtons pour manger dans un hôtel. La nourriture est insipide mais la terrasse agréable, même si nous sommes tous dans un état comateux pour des raisons diverses qui nous regardent. J'émerge tout de même un peu lorsque je vois Kilian cracher ses pépins de pastèque un à un dans sa petite assiette. Sandra et Christophe, d'un même geste, se massent le ventre. Deux paonnes et leurs petits panés viennent se gaver des restes. Ils s'attaquent au sac de l'adolescent qui s'empresse de leur tendre son plat de graines.

Avec Fred, à l'arrière du bus, j'ai toujours 15 ans. Nous avons trouvé comment faire pour nous couper du son. Il plaque son pied sur le haut-parleur droit et j'appuie mon chapeau sur le gauche. Nous en profitons pour nous avachir et nous peloter. Il me semble avoir croisé le regard de Mathilde.

Implacable ?

© Karin Antonietti

Il est temps de nous reprendre. Je repousse mon voisin et nous nous redressons sur nos sièges. Le paysage varie. Plaines arides, champs d'oliviers, étendues désertiques, plantations de palmiers. Aux abords de toutes les villes, des zones se construisent mais donnent l'impression de chantiers à l'abandon. Les maisons sont occupées, mais pas terminées. Dans l'attente de la prochaine génération, peut-être. Puis, la terre se teinte d'ocre. Nous arrivons à Marrakech.

- On se retrouve à la piscine ? demande Mathilde à Killian.

- Je vous rejoins, annonce Fred en me regardant.

Ainsi, j'ai pu le voir mouillé. Et me coller innocemment à son corps, sous l'eau fraîche et trop chlorée, en me demandant comment j'avais réussi à me dégotter un mec pareil, et comment il pouvait se coltiner avec une femme si ennuyeuse, et pourquoi…

- Tu crois qu'ils ont un piano à queue dans cet hôtel ? me souffle Fred à l'oreille entre deux frôlements ludiques.

Il garde son sérieux, je le mange des yeux, j'ai envie de l'embrasser et je croise le regard de Mathilde.

Implacable.

Ma fille crawle vers moi, rentre ses ongles dans le gras de mon bras et m'entraîne hors de la piscine. Je me dégage de sa prise et j'ai le réflexe de saisir ma serviette pour m'en envelopper car je n'apprécie plus trop montrer mes jambes en public.

- Mais enfin, Emma, à quoi tu joues ? Tu t'es vue ?

Je dévisage la harpie qui me fait face, la chair de ma chair, cette grande gigue qui ressemble tant à son père, avec ses boucles marrons et son regard noisette. J'y vois de l'agacement et une sorte de pitié, voire de dégoût contenu. Je subis chaque jour les remontrances de ma fille. Ce que je dis ne va pas, tout comme ce que je ne dis pas. Ce que je fais ne convient pas, sans compter tout ce que je ne fais pas. Je ne dois avoir à ses yeux qu'un seul objectif. Etre lisse et parfaite. Comme son père.

Je stoppe sa main qui veut à nouveau me prendre le bras. Je ne suis pas loin de la gifler.

- Contrairement à ce que tu penses, Mathilde, ce n'est pas moi qui dois te lâcher, mais toi ! Ferme-là et fous-moi la paix !

- Et papa ?

- Quoi, papa?

Ton vénéré père saute tellement sur tout ce qui bouge qu'il s'est même tapé ta copine Léa, tu le savais ?

Avant que je ne puisse plus retenir certaines paroles, je répète : Fous-moi la paix !

Puis je rassemble mes petites affaires et rentre très dignement dans le hall de l'hôtel.

Le soir, c'est l'air de rien que nous nous retrouvons les six à la réception, comme nous l'avions convenu plus tôt. Fred a mis une nouvelle marinière et semble un peu gêné. Kilian est plongé dans son écran et Mathilde, qui n'a pas desserré les dents depuis sa douche, va aussitôt se réfugier auprès de lui.

- Pour aller à Jemaa el-Fna ? demande la réceptionniste. Facile ! Tu vas tout droit. La première à droite : non. La deuxième à droite : non. La troisième : oui. Et après tout droit, tout droit. Tu te repères avec la Koutoubia. Vingt minutes à pieds.

Nous en mettrons en tout cas quarante, marchant parmi la foule, dépassés par des scooters, des taxis et des calèches. Attablés sur la terrasse du Café Argana, nous regardons le soleil se coucher et la place s'embraser. Les unes après les autres, les loupiotes des échoppes s'allument alors que le soleil rougeoie, que la fumée des stands s'élève et qu'un lointain appel à la prière retentit. La foule converge toujours inlassablement vers cette immense esplanade mais l'on se demande comment elle va pouvoir l'absorber. Le bruit monte, également. Des forains montrent deux chimpanzés habillés

© Karin Antonietti

de façon ridicule. Des tambours tentent de surpasser le rythme de la flûte du charmeur de serpent. Des paris se font autour de la pêche miraculeuse. Un cracheur de feu et des acrobates rassemblent un cercle autour d'eux.

- En 2011, ils ont fait sauter ce café. Il y a eu dix-sept morts et vingt blessés, annonce Kilian qui a réussi à capter le wi-fi et s'engage à détendre l'atmosphère.

- Ah bon, c'est pour ça que je perçois des mauvaises ondes depuis qu'on est partis de l'hôtel. Moi je croyais que c'était parce qu'il y avait tous ces arabes partout, déclare Sandra en touillant son Coca sans glaçon.

Oups ! Redis-le encore plus fort, pour voir.

Plus tard, alors que je m'accoude à la balustrade pour échapper au groupe, Kilian vient à mes côtés.

- Jemaa el-Fna, ça veut dire « la place des trépassés ». Au Moyen-Age, on y appliquait les peines publiquement.

- Chouette. Tu as de quoi écrire le résumé sanglant du jour. Tu es inspiré, à ce que je vois.

Il fuit mon regard et scrute l'horizon.

- Il le fait tout le temps.

- Quoi ?

- Mon père.

- Qu'est-ce qu'il fait tout le temps ?

- Tu vas peindre les paons qu'on a vus à midi ?

- Qu'est-ce qu'il fait tout le temps ?

Il reprend son Virgin Mojito et va s'asseoir à côté de Mathilde. Ils ont déjà pensé à l'envoyer consulter, ce gamin ?

Une fois sur la place, nous nous laissons rapidement happer dans une gargote où l'on veut nous faire goûter tous les plats. Sandra, qui en est à son troisième jus de fruits pressés, a retrouvé un regain d'énergie avec toutes ces vitamines. Elle voit des voleurs et des arnaques partout. Il est vrai qu'elle a de quoi faire, elle les attire tous, entre le marchand de mouchoirs, le tenancier du stand voisin, le guide improvisé, le dealer et le vendeur de montres Hermès. Mais elle arrive encore à vouloir prendre en photo un serpent à sonnettes, avant que Kilian n'annonce doctement le nombre d'accidents mortels qui se sont déjà produits en de telles circonstances. Au milieu de la place, à côté de la foule agglutinée en cercle pour écouter un conte, elle nous fait un faux croup et demande à rentrer séance tenante à l'hôtel.

Taxi !

Le chauffeur a fait monter son Renault Espace sur tous les trottoirs pour forcer les bouchons et il a pris deux sens interdits. Il a dû croire qu'elle accouchait.

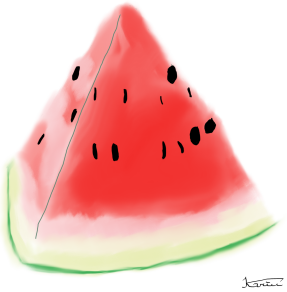
Dans le hall, j'ai évité le regard de Fred. Je ne voulais pas tenter le diable. Mathilde guettait la suite, Kilian donnait le change, Sandra avait besoin d'une douche froide et Christophe cherchait un verre d'eau pour son aspirine.

Nous nous sommes tous souhaités brièvement une bonne nuit et nous nous sommes dirigés vers nos chambres respectives.

© Karin Antonietti

Ifrane, la Suisse du Maroc. Son Café Chamonix et son lion.

En fait, Kilian, je ne sais pas dessiner les paons. Ni les paonnes.



Dans notre grande série : « Mustafa peut… » :
• nous montrer où sont les toilettes dans un restaurant
• m'expliquer ce qu'est un cèdre quand je lui demande si on va voir les artisans du bois à Azrou
• nous dire combien coûte un taxi à Marrakech. C'est exactement le double, il ne s'est pas trompé de beaucoup.

Sitôt arrivés à Marrakech, sitôt plongés au coeur de Jemaa el-Fna, la place des trépassés et des charmeurs de serpents à sonnettes.

© Karin Antonietti

Jeudi

A 6 heures du matin, la piscine de l'hôtel est à l'ombre et à part le personnel et deux chats errants, il n'y a pas foule. J'ai pu extraire des cuisines une tasse garnie d'un jus brunâtre. Du café, voire du thé, ou un mélange des deux. Il m'en faudrait plus pour venir à bout de l'aquarelle du lion d'Ifrane. Les animaux, qu'ils soient vivants ou statufiés, me posent décidément problème.

Vers 9 heures, mes colocataires convergent vers le point de ralliement. Christophe n'est pas rasé et semble avoir mal aux cheveux. Il tripote nerveusement son téléphone et en surveille l'écran constamment. Je soupçonne le largage imminent. Mathilde a mis un mini-short et un top violet. A mon avis, il manque trois tailles.

- Tu vas vraiment sortir habillée comme ça? Tu as un foulard dans ton sac, si jamais ?
- Il n'y a rien qui m'oblige à m'emballer comme eux par cette chaleur, hein ! Et pour une fois, ils auront quelque chose à regarder.
- Je lui ai dit, moi aussi, fait Christophe d'une voix lasse.
- Ah, tu vois. PAPA A DIT, aussi.
- Je t'en fais des remarques, moi ?

Ambiance.

Mathilde se dirige vers le bus en dandinant et le chauffeur doit aussitôt boire la moitié de sa bouteille de Sidi Ali.

Aujourd'hui, nous avons un guide local pour la visite de Marrakech : Mustafa… toujours aussi nul, même lorsqu'il s'agit de sa ville.

Nous commençons par les jardins de la Ménara où mon entrain baisse d'un cran. Grosse déception, il n'y a pas d'eau dans l'immense bassin qui borde l'édifice. Loin des photographies pour guide de voyage, le lieu est presque sinistre, tout comme cette légende qui dit que le Sultan se débarrassait des femmes dont il ne voulait plus par le balcon du pavillon. Celles-ci se noyaient aussitôt dans le bassin. Aujourd'hui, il est gris et boueux, on y chercherait presque des gisements d'ossements. Mais on n'a pas trop le temps.

Hop, dans le bus ! Hop, la mosquée de la Koutoubia !

- Les Almodovar la construisent, explique Mustafa. Les trois boules en haut montrent les trois religions importantes.
- Je comprends pas ce qu'Almodovar vient faire là-dedans, je dis à Fred qui m'a prise à part.
- C'est complètement faux, les trois boules en cuivre représentent les trois mosquées principales de l'Islam. Tiens, regarde, chaque face du minaret est décorée de façon différente, comme la tour Hasan, à Rabat.

Hop, dans le bus ! Hop, les tombeaux saadiens !

- Ces sépultures datent du grand sultan Ahmed al-Mansur Saadi vers 1550, ânonne Mustafa. Elles sont décorées très riches.
- C'est chiant, soupire Mathilde.
- Il faut regarder les sucres au plafond.
- Les sucres ?
- Les stucs, précise Fred. Les plafonds sculptés sont en cèdres et les sépultures en marbre de Carrare. Au début du 18ème siècle, un sultan a été jaloux des Saadiens et il a fait disparaitre toutes les traces de cette dynastie. Mais il n'a pas osé détruire leurs tombeaux et il en a muré l'entrée. On ne les a redécouverts qu'en 1917.
- On pourrait pas aller à l'ombre ? demande Christophe.
- Je suis fatiguée, annonce Sandra.

Hop, dans le bus ! Hop, le palais de la Bahia !

© Karin Antonietti

- Le palais a été construit en 1866 par le grand vizir du Sultan Hassan 1er. Son fils l'a fait agrandir et y vivait avec ses quatre femmes, ses vingt-quatre concubines et leurs nombreux enfants.

- Il y a de quoi faire des salles de bal, observe Fred en déambulant dans les pièces aux plafonds peints.

- Ceci est le premier vitrage du Maghreb, dit Mustafa.

- Hein?

- Le premier vitrail du Maghreb, me traduit Fred.

Kilian photographie son Schtroumpf posé sur la fontaine d'un patio. Mathilde prend des poses de greluche devant les orangers et son père, qui est entré dans son jeu, la suit avec son iPhone et cherche le meilleur angle de vue. Sandra s'est assise sur un muret où son leggings imprimé de flamands roses jure avec le zellige. Le zellige étant une mosaïque géométrique typiquement marocaine, je l'ai appris par Mustafa.

- C'est quand même beau, toute cette architecture, souffle la dame en s'éventant avec son Guide du routard.

- Il existe encore une grande partie du palais que l'on ne peut pas visiter. La famille royale vient parfois y séjourner. Quand est-ce qu'on pourra s'échapper un moment afin que je te roule un patin d'anthologie?

Il est midi et quart. Mustafa a un peu de retard et il nous dépose dans un restaurant immense à la salle climatisée et aux tapis moelleux, dans lesquels je ne manque pas de trébucher, rattrapée par l'étreinte de Fred qui sait maintenant anticiper les dangers me guettant. Deux musiciens typiques semblent accorder leurs instruments, à moins qu'ils ne jouent vraiment depuis le début. Ils font tourner le pompon de leur fez avec un sourire triste, je trouve ce spectacle un peu pathétique et je me sens comme une visiteuse qui regarde des singes à travers les grillages d'un zoo. Je dois avoir l'oeil vague en les fixant par dessus mes lunettes.

- Tu connais un groupe qui s'appelle No Blues ? me demande Fred qui m'observe. C'est un mélange entre du folk-blues et de la musique traditionnelle arabe. Il faut que tu écoutes ce qu'ils font, je suis sûr que ça te plairait.

- Khaled, c'est bien aussi, dit Sandra. C'est lui qui chante Aïcha.

- On prend du vin ? demande Christophe.

- Je croyais que tu avais mal à la tête.

- Pff !

- Ce soir, je mangerais bien un couscous merguez dans une gargote, annonce Fred en se servant modérément d'un poulet jaune huileux.

- En aucun cas je retourne sur cette place avec tous ces malades ! s'étrangle Sandra.

- En aucun cas je mange encore une fois une soupe du chalet dans un hôtel, je renchéris.

- Les desserts sont bons, insiste Sandra.

- Ils n'ont qu'à y aller les deux, propose Kilian qui nous dévisage d'un air impassible et semble avoir zappé Christophe dans la foulée.

Puis il se tourne vers Mathilde :

- Il y a une soirée Virgin Colada au bord de la piscine.

Mustafa semble nous avoir oubliés dans le restaurant, il est certainement rentré chez lui pour le déjeuner. J'ai le temps de sortir mon carnet afin de parfaire mon serpent, alors que Sandra raconte l'accouchement de sa fille aînée (comment en est-on arrivés là, d'ailleurs?) et que Christophe commande une nouvelle bouteille de rosé. Je sors crapoter une Camel avec Fred.

- Alors, belle inconnue, on se retrouve au bar à 19 heures ?

Lorsque je reviens m'asseoir à la table, Kilian se penche vers moi.

© Karin Antonietti

- Si tu veux, je te montre ce que j'ai écrit aujourd'hui. Avec Almodovar, les sucres, les premiers vitrages du Magreb et les tombeaux en marbre de très rare.

- Je veux, mon neveu !

Notre guide est enfin de retour. Pour nous faire digérer notre huile, il nous balade à toute vitesse dans les souks dont la plupart sont fermés. C'est l'Aïd.

- Quelle idée, aussi, Emma, de voyager à cette période-là, soupire Mathilde.

Près de la place, quelques échoppes sont ouvertes pour les touristes et mon insupportable gazelle se fait appeler Charlotte aux Fraises par une gent masculine relativement libidineuse.

- Ils sont choux, minaude-t-elle alors qu'elle me ferait plus penser à Sabrina la Panthère vantant ses charmes dans une vitrine du Quartier Rouge d'Amsterdam.

Sandra s'échine à marchander une affreuse chicha colorée qu'elle trouverait aussi bien dans le stand le plus baba-cool de Paléo. Forte de son achat, elle pérore dans les ruelles, évite les balances posées à même le sol et leurs propriétaires, qui proposent de peser le chaland pour quelques dirhams, à moins qu'on ne veuille le dernier iPhone pour pas cher. L'air de rien, Mustafa a téléphoné afin de nous faire avancer notre carrosse et gagner encore un peu de temps. Le chauffeur oublie de fermer la bouche en regardant Mathilde entrer dans le véhicule, le haut du corps en avant.

Et à 15h, pif, paf, pouf ! La visite est terminée. Nous sommes de retour à notre hôtel.

J'ai trouvé derrière le bâtiment un endroit agréable, un petit patio avec une fontaine qui crachote un minuscule filet d'eau. Des oiseaux viennent y boire en m'ignorant. Un gros lézard exotique monte sur le mur en visant un insecte. Je préfère m'y isoler avant qu'il ne soit l'heure de ressortir. De cette étonnante journée, ou comment visiter Marrakech en moins de 5 heures, j'ai plus envie de crayonner quelques scènes de rues glanées en chemin.

Lorsque je retourne dans notre chambre, les autres ne s'y trouvent pas. Ils sont déjà attablés devant leur salade insipide et Sandra salive devant le buffet de desserts.

Au bar, Fred est en pleine discussion avec une jeune nana très apprêtée, qui l'écoute en tripotant les clés de son beauty-case Louis Vuitton.

- Ah, Emma, te voilà. Je te présente… ?

- Nathalie.

- Nathalie. Qui vient de Suisse romande, elle aussi. D'ailleurs, on s'est aperçu qu'on travaillait dans le même quartier.

- Super. Bonsoir. Bon, on y va ?

- Jalouse ? demande Fred, une fois à l'extérieur, en hélant un taxi.

- Moi ? Jamais de la vie.

Bobette, va!

Sur Jemaa el-Fna, dans la fumée des gargotes, il m'a tenu fermement par la main pour fendre la foule. Il avait des pantalons noirs, une chemise blanche et un foulard gris. Je portais la robe noire que j'avais déjà mise durant trois jours, j'avais attaché mes cheveux avec un crayon graphite 2B et j'avais piqué du rouge à lèvres à Mathilde, mais il était trop rouge. Après avoir mangé des merguez et du couscous chez Mohamed, nous avons acheté des bidies et nous avons refait le monde sur la terrasse du Café de France en regardant l'agitation depuis notre nuage. Mon compagnon sentait le cuir et le savon bio à l'abricot. Il avait maintenant des traces de rouge un peu partout sur la figure. On rigolait et on avait au moins 16 ans et demi.

Une fois dans l'ascenseur, j'ai voulu me défaire de l'étreinte de ses bras.

- Tu ne crois pas que l'on devrait faire attention ? Arrête, je te dis, Fred ! Ma fille me cherche des poux et ton gamin n'en pense pas moins. Arrête ! Non, laisse ma culotte où elle est !

La buanderie était un peu moins accueillante que la salle de bal à Fès. Et puis, j'ai beau prendre sur moi, pour ce genre de choses, je préfère définitivement le confort d'un lit. Ça doit être l'âge.

© Karin Antonietti